

LA GRANDE MENACE (THE MEDUSA TOUCH) (1978) Grande-

Bretagne/France de JACK GOLD

avec Lino Ventura, Richard Burton, Lee Remick, Harry Andrews, Alan Bedel, Marie-Christine Barrault, Derek Jacobi

Images : Arthur Ibbetson ; musique : Michael Lewis ; effets spéciaux : Brian Johnson d'après une nouvelle de Peter Van Greenaway

Le film s'ouvre sur "Le Cri" de Munch et une statue de Napoléon qui sert à réaliser le crime puis avec le générique sur un autre cri celui de "La Méduse" de Le Caravage.

Nous sommes d'emblée introduits dans l'angoisse avec Munch : la fascination d'un homme, mais aussi sa force de destruction avec Napoléon, et avec La Méduse à la chevelure de serpents de Le Caravage, à la peur viscérale, car on dit que celui qui croise son regard est immédiatement rendu rigide d'effroi.

Le célèbre romancier Morlar (Richard Burton qui nous rappelle, par son jeu, le "1984" d'Orwell de Michael Radford) est assassiné alors qu'il regarde à la TV l'arrivée des astronautes américains sur la lune, par un personnage dont on ne voit qu'une silhouette fugitive. Il se sert d'une statue de Napoléon pour le frapper. Emmené d'urgence à l'hôpital, on s'aperçoit que son cerveau fonctionne toujours.

L'enquête du meurtre est confiée à un inspecteur de police français détaché à Londres (Lino Ventura, fidèle à lui-même par son jeu toujours en quête de vérité jusqu'au-boutiste) Une personne qui semble bien connaître la victime est sa psychiatre (Interprétée d'une manière magistrale par Lee Remick, l'inoubliable comédienne du "*Fleuve Sauvage*" d'Élia Kazan et de tas d'autres grands rôles)

L'inspecteur français est très vite attiré par ce médecin et apprend que le romancier est un homme torturé depuis son enfance, car il est convaincu qu'il peut produire des catastrophes par le simple pouvoir de sa pensée ; ça s'appelle la télékinésie. Dans cette singularité, des êtres dotés de pouvoirs psychiques peuvent agir sur le réel comme par exemple déplacer des objets à distance, leurs pensées pouvant aller jusqu'à la destruction totale.

A l'hôpital placé dans un coma artificiel, le cerveau de Morlar fonctionne toujours.

On doit à ce réalisateur anglais Jack Gold, déjà, des films comme "*Le petit Lord Fauntleroy*", "*Le Visiteur*" avec Martin Sheen, ou encore "*Le Tigre du Ciel*" parmi les plus connus.

Ici il réalise un film captivant, sorte de conte fantastique avec un casting flamboyant. Le cœur de "*La Grande Menace*" essaie de donner une réponse à des cauchemars qui incarnent une peur en chacun de nous, de notre propre violence intérieure qui censure notre pensée et nous interroge sur l'espace qui sépare la pensée et l'acte.

Le pouvoir de Morlar peut donc être vu comme un personnage au pouvoir fantastique ou un malade psychique. Cette ambiguïté permet de faire résonner l'un ou l'autre des thèmes et c'est pour cela qu'il donne corps au film qui le rend effrayant et lui confère son originalité. Devant l'incrédulité des médecins et de la police, lorsqu'il prétend détenir des pouvoirs paranormaux, il décide, du fond de son coma, de prouver ses dires en provoquant une catastrophe aérienne (séquence impressionnante).

L'inspecteur Brunel, en analysant les écrits de Molnar et les dires de la psychiatre, comprend qu'il risque de se produire une nouvelle catastrophe. Elle se focalise sur la cathédrale de Westminster où la Reine doit présider une cérémonie.

La décision de Brunel est prise. Mais avant de mourir Morlar a encore le temps de griffonner la menace de faire exploser une centrale nucléaire.

Angoissant de bout en bout.